

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DEPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - INV. 34-14

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Au cours des cérémonies de la Journée nationale de la Déportation, et dans toutes les manifestations qui, au long de l'année, exaltent le sacrifice de nos morts, nous tentons de perpétuer le souvenir de ceux qui ont combattu pour la France. Mais notre piété et notre effort ne seraient pas suffisants si nous ne restions vigilants, si nous nous reposons avec l'idée que le combat est terminé, et que les forces mauvaises qui tentent de dominer, ici et là, l'humanité, sont à tout jamais jugulées. Le renouveau actuel du nazisme, sporadique encore, mais inquiétant parce que devenu international, doit requérir toute notre attention. Il faut enseigner aux jeunes l'esprit de la Résistance, le respect de la dignité de l'homme et des peuples, flétrir la cruauté, la bestialité, l'absence de scrupules en politique. C'est sans doute la manière la plus grave d'honorer nos morts, et de n'être pas nous-mêmes ces morts vivants auxquels les Evangiles font allusion dans une parole terrible et profonde.



ADOLF EICHMANN, LEVEZ-VOUS !

par François de MONFORT

M. François de Montfort vient de faire paraître, aux Presses de la Cité, un livre intitulé « Adolf Eichmann, levez-vous ! » dont nous donnons ici plusieurs passages.

M. François de Montfort est le fils de notre camarade Annie de Montfort, une 27.000 qui a perdu la vie à Ravensbrück et dont beaucoup d'entre nous se souviennent avec émotion.

— Ich bin Adolf Eichmann. (Je m'appelle Adolf Eichmann.)

Les premiers mots d'Eichmann devant la Cour sont ceux-là mêmes par lesquels il s'avoua battu par les agents secrets

israéliens qui le retrouvèrent à Buenos-Aires.

...C'est l'interrogatoire d'identité. Adolf Eichmann répond sans hésitation.

Le débit de sa voix est toujours un peu saccadé, avec des inflexions rauques, à l'instar de celle de Hitler. Maintenant, c'est le tour de l'accusation.

Au complet, le dossier compte quatre mille cinq cents pages. Ses têtes de chapitres sont connues. Il y en a quinze toutes qualifiées de « crimes », toutes passibles de la peine de mort, en vertu de la loi sur les punitions des nazis et de leurs collaborateurs (5710-1950).

Depuis la fondation de l'Etat d'Israël où la peine de mort n'est prévue qu'à l'encontre du génocide (crime contre un peuple), pour la première fois un accusé risque ainsi d'être pendu. Et, à toutes fins utiles, une potence a été dressée.

Voici le premier chef d'accusation :

« Entre 1939 et 1945, l'accusé a commis des actes constituant un crime envers le peuple juif, en participant au meurtre de millions de Juifs :

a) dans des camps d'extermination établis et organisés dans le but d'effectuer des meurtres massifs;

b) au moyen d'expéditions punitives (einsatzgruppen) dans les pays d'Europe Orientale occupés par les Allemands;

c) dans des camps de travail en Allemagne et dans les pays occupés par les Allemands...;

d) au moyen de concentrations locales et de déportations massives en Allemagne et dans d'autres pays de l'Axe, ainsi qu'en Autriche, Belgique, Bulgarie, Danemark, France, Grèce, Hollande, Hongrie, Italie, Luxembourg, Monaco, Norvège, Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Lithuanie, Lettonie, Estonie et Yougoslavie.



LA JUSTICE

Par GÉRARD (Panthéon)

Photo Giraudon

419 46 16

Adolf Eichmann, levez-vous !

« L'accusé a commis ces crimes alors qu'il était à la tête du Département des Affaires juives de la Gestapo à Berlin et, en 1944 également en tant que chef de l'unité Eichmann d'Opérations Spéciales à Budapest. »

Tout le long des quinze chefs d'accusation, les mêmes images obsédantes reviennent. Déportations... camps de concentration... mise en ghetto... tortures... stérilisations... chambres à gaz... fusillades... fours crématoires, contre les Juifs certes. Mais aussi contre les Polonais, contre les Slováques, contre les Tziganes, contre les enfants de Lidice (Tchécoslovaquie), contre les Hongrois...

L'enfance d'A. Eichmann ..

Linz... comme Hitler, dont, par une coïncidence singulière, il porte aussi le prénom, Adolf Eichmann peut dire qu'elle est la ville de sa jeunesse.

Il avait cinq ans quand il y arriva. C'était en 1911. Sa mère venait de mourir. Le jeune veuf, père de famille nombreuse, se remaria, avec une Linzoise en 1914.

La cérémonie fut célébrée juste avant la guerre.

Mais, contre toute attente, la seconde Mme Eichmann n'avait guère manifesté d'intérêt pour ses beaux-enfants. Ceux-ci continuèrent donc à grandir presque tout seuls. Beaucoup d'autres enfants de Linz, du reste, privés de leur père mobilisé sur le front, étaient dans le même cas. Ils n'en devinrent pas des monstres pour autant. Mais la guerre tournait mal pour la Double-Monarchie. Bientôt l'Empereur François-Joseph dut abdiquer. Enfin, l'Autriche signa la paix...

C'était en 1919. Adolf Eichmann avait alors treize ans.

A l'inverse de ses frères, bons écoliers, Adolf, pourtant placé dans les mêmes conditions matérielles, n'avait pas montré une grande ardeur au travail. Son père l'avait donc mis en pension, en Thuringe, chez des militaires en retraite — forcément ! L'esprit prussien, bien entendu, régnait en maître et les « professeurs » ne se gênaient pas pour dire à leurs élèves que l'Allemagne et l'Autriche avaient été battues que parce qu'on les avait « trahies ».

C'est pourquoi, somme toute, l'escandale qui éclata, cette année-là, dans la pension n'était pas, en soi, extraordinaire. Ce fut un incident antisémite. Bref et brutal comme toutes les explosions de haine.

Par surprise, un jour, les camarades d'Adolf Eichmann se jetèrent sur leur seul condisciple juif, un certain Ulrich Cohn. Déshabillé puis battu, Ulrich Cohn fut mis dans un tel état que ses parents portèrent plainte. Une enquête fut ordonnée. Le résultat en fut surprenant. C'était le jeune Adolf, en effet, qui avait tout préparé, fomenté, fixant à chacun un rôle précis, tout en restant lui-même dans l'ombre.

Déjà...

Un journal local s'émut de cette lâche agression et pour la première fois le nom d'Adolf Eichmann parut dans la presse avec les commentaires qu'on imagine.

Vingt-cinq ans plus tard Eichmann devait retrouver Ulrich Cohn et l'envoyait personnellement à la chambre à gaz...

Adolescence

Quelques années passèrent... Après sa malheureuse expérience thuringeoise, Adolf Eichmann avait été renvoyé à

Linz. Elève à l'Ecole Primaire Supérieure de la ville, il n'eut de cesse de monter exactement le même coup. Mais, en prenant plus de risques cette fois. Pendant que ses amis maintenaient à terre la victime juive choisie — (en l'occurrence un certain Ludwig) — Adolf posait fièrement un pied sur sa poitrine, folle imprudence ! Le jeune Ludwig réussit, en effet, à se dégager et à tordre même, le bras de son tortionnaire, qui bientôt n'eut plus d'autre ressource que de s'enfuir, en criant « au secours ».

Cette activité « patriotique », bien entendu, ne permettait guère à son « héros » d'étudier sérieusement. En 1925, en désespoir de cause, son père renonçant à voir son dernier fils, embrasser comme ses frères aînés, une profession libérale, le fit alors entrer à l'Ecole Professionnelle d'Electrotechnique de Linz. Deux ans après, après avoir échoué une fois de plus à ses examens, Adolf en sortait sans aucun diplôme.

Il avait dix-neuf ans. Il fallait maintenant qu'il travaille. Mais que pouvait-il faire ? Le père Eichmann eut alors une idée. Essayant d'améliorer son propre sort, il avait ouvert peu auparavant un garage à Linz. Pourquoi Adolf ne serait-il pas le représentant officiel de l'essence qu'il vendait ? Une vie nouvelle dès lors avait commencé pour le jeune Adolf. Avec sa moto de représentant, il sillonna bientôt toute la Haute-Autriche. Et bien vite il se vanta de connaître le plus petit sentier forestier, le moindre chemin de montagne dans la région qui lui avait été attribuée, surtout près de la frontière suisse et italienne.

Seize ans plus tard, en 1945, au moment de la débâcle, ces connaissances allaient se révéler fort précieuses pour le criminel de guerre, Adolf Eichmann. En fait, c'est grâce à elles que l'Obersturmbannführer S.S. (Lieutenant-Colonel) allait échapper à la police internationale lancée à ses trousses — jusqu'au 11 mai 1960, jour de son arrestation à Buenos Aires par un Kommando secret israélien.



Le travail dans la peine

(Photo du film KAPO)

Eichmann devient S.S.

En 1928, Adolf Eichmann entra au « Front Germano-Autrichien ». C'était une organisation politique pan-allemande dont le seul but avoué était la lutte contre « le marxisme », terme vague qui permettait de mettre dans le même sac socialistes et communistes. Puis la situation générale se détériora. La jeune République autrichienne assurait déjà difficilement son équilibre économique.

Du jour au lendemain, la principale banque de Vienne suspendit ses paiements. Des centaines de milliers d'Autrichiens se retrouvèrent ainsi sans argent, sans travail. Sur ces décombres, Adolf Hitler allait rassembler le troupeau germanique...

Le jeune Eichmann adhéra le 1^{er} avril 1932, au Parti National Socialiste autrichien où il reçut la carte n° 889.895. Mais, Adolf devait aller beaucoup plus loin encore. Le même jour en effet il demandait à être incorporé dans la S.S.

Cette « faveur » ne lui fut pas refusée. S.S., Adolf Eichmann l'était déjà de cœur. Trois semaines plus tard, à l'occasion de la visite du Reichsführer S.S. Heinrich Himmler en Haute-Autriche, il prêtait serment de fidélité « inconditionnelle » à Hitler.

Le soir même, sous son bras gauche, on lui tatouait à l'encre indélébile le numéro d'admission dans la S.S. qui est le sien jusqu'à la mort, le n° 45.326.

Et puis, il y avait eu Prague... C'était là qu'il avait rencontré sa femme. Vera Liebel était originaire du pays fortement germanisé des Sudètes.

Après avoir demandé son accord à l'état-major de la S.S. et reçu, le 23 janvier 1935, une réponse favorable, Adolf Eichmann épousa, le 17 mai de la même année, cette femme qu'il connaissait depuis trois ans. Peu après leur mariage, un enfant naquit, qu'ils appelèrent Klaus.

Mais seul, sans sa femme, dans sa maison de Linz, l'avenir de Klaus — son premier fils — est le moindre des soucis d'Adolf Eichmann.

Depuis le printemps de 1937, l'Untersturmführer Eichmann, est « rapporteur » sur le Sionisme, au bureau IV b 4, de « l'Office central de Sécurité du Reich » à Berlin — « Office » qui est tout simplement la Gestapo...

Les Juifs... Pour le moment l'Untersturmführer les mettait en fiche, les expropriait, les expulsait, les faisait arrêter...

Mais leur nombre ne diminuait pas assez vite. Et pour le « rapporteur » sur le sionisme, la solution de ce problème conditionnait son avancement, la place qu'il occuperait, en définitive, dans l'Univers S.S. Une « place » pour laquelle il était prêt à tout...

Quelques secondes encore l'Untersturmführer songe...

Barbelés... Molosses hurlant dans la nuit... Projecteurs promenant leur lumière blafarde sur des baraques grises... Souterrains où des corps pendent inertes. C'était à Dachau en 1934. Le jeune S.S. Adolf Eichmann avait été gardien de ce camp de concentration quelques semaines.

Mais, ne pouvait-on mieux faire ?

Eichmann devient Directeur du Bureau des Affaires juives

Vingt-huit jours... Il n'en a pas fallu davantage à Hitler pour écraser la Pologne.

Adolf Eichmann, levez-vous !

Ce n'est pas seulement le tiers du territoire polonais que l'aigle nazie vient de capturer. C'est aussi la population juive d'un million et demi de personnes environ qui tombe sous ses griffes.

Griffes plus redoutables que jamais. Durant le mois de septembre 1939, en effet, toutes les polices du Reich — Gestapo, Police Criminelle, Service de la Sécurité (S.D.), du Parti et de la S.S. fusionnent.

Heydrich est nommé chef du nouvel organisme qui prend le nom de « Reichssicherheitshauptamt » — Office Central de Sécurité du Reich — R.S.H.A. en abrégé.

C'est ainsi que le numéro 4 est affecté au Bureau des Affaires juives, qui devient le Bureau IV B 4, sinistrement célèbre, aujourd'hui, grâce à Eichmann.

C'est lui, en effet, que Heydrich a placé à la tête de ce « Bureau ».

Le 6 octobre en effet, grisé par sa victoire en Pologne, le Führer a esquissé — toujours devant la simple « chambre d'enregistrement » qu'est le Reichstag — sa politique en ce qui concerne les nouvelles régions conquises. La population de souche allemande devra être « libérée » physiquement des éléments « non-allemands ». Et sur la base de ce plan, dont la réalisation est confiée à Himmler, nanti pour la circonstance (1) du titre pompeux de Commissaire du Reich pour la Consolidation de l'Entité Populaire du Peuple Allemand, le problème juif sera « mis en ordre ».

Des mots qui, dans la bouche de Hitler, ne sont guère rassurants.

La politique nazie, va d'ailleurs confirmer très vite l'inquiétude — et même l'effroi, qu'ils ont causés.

Pour la première fois dans l'Histoire moderne, en effet, un Etat organisé va lancer des régiments de tueurs à l'assaut de civils innocents, désarmés, dont le seul crime est d'être Juifs, pour les torturer, les massacrer, les brûler vifs...

Car telle est la tâche des « Einsatzgruppen ».

Ces « régiments » de mille hommes en tenue S.S., dépendent tous du R.S.H.A.

Le Führer a donné ordre de procéder à la « solution finale » du problème juif.

A Dachau, Rudolf Hoess a rencontré Eichmann, S.S. débutant comme lui. Les deux hommes, par la suite, ne se sont jamais perdus de vue, quoique leurs carrières fussent différentes. La guerre, désormais, les unit plus étroitement encore dans un but commun : l'extermination des Juifs.

Extermination dans laquelle, on le voit, Hoess va jouer le rôle de l'exécuteur, et Eichmann celui de pourvoyeur et de contrôleur (1).

Eichmann et Joël Brand

19 mars 1944. - De tous côtés, les troupes allemandes convergent vers la Hongrie. Le Régent Horthy, en effet, sentant le vent tourner, manifeste depuis un certain temps des réticences très vives à l'encontre de sa « grande alliée ».

Mais Hitler ne l'entend pas de cette oreille. Sur le bateau nazi qui fait naufrage, tout le monde doit sombrer avec lui. Et pour couper court à toute manœuvre le Führer donne l'ordre à la Wehrmacht d'occuper militairement le pays des Magyars.

Eichmann, pour sa part, a son rôle à jouer dans cette tâche. 822.000 Juifs hongrois vivent dans ce pays, sans discri-

(1) Sur les activités criminelles de Hoess et Eichmann nous renvoyons les lecteurs à l'article intitulé « Le Commandant d'Auschwitz parle », n° 72 de Voir et Visages).

mination légale, telles que port de l'étoile jaune ou obligation de résider dans un ghetto.

« Vous savez qui je suis ? J'ai exécuté les actions contre les Juifs dans le Reich, en Pologne, en Tchécoslovaquie. Maintenant c'est le tour de la Hongrie. Je vous ai fait venir pour vous proposer une affaire. Au préalable, j'ai fait faire une enquête sur vous et vos hommes, ceux du Joint et de la Soknout, et j'ai constaté que vous étiez encore utilisables. Je suis prêt à vous vendre des Juifs. Pas tous évidemment, il vous serait impossible de réunir assez d'argent et de marchandises pour cela ; mais un million de Juifs, c'est faisable. Des marchandises contre de la chair, de la chair contre des marchandises... Vous pourrez tirer ce million de tous les pays où il en reste encore, en Hongrie, en Pologne, dans la Marche Orientale, à Thérésienstadt, à Auschwitz, où vous voudrez. Lesquels voulez-vous sauver ? des hommes capables de procréer ? des femmes aptes à devenir mères ? des vieillards ? des enfants ? »

« Asseyez-vous et parlez... » Carré dans son fauteuil, Eichmann darde son regard à l'éclat métallique sur l'homme qui est en face de lui — un Juif...

Depuis le jour où, sur la route de Budapest, les officiers S.S. du « Spezialabteilungskommando », ont porté un toast en l'honneur du trente-huitième anniversaire de leur chef, cinq semaines se sont écoulées.

Cinq semaines pendant lesquelles la situation des Juifs hongrois s'est radicalement transformée.

Installé dès son arrivée à l'Hôtel Majestic — le meilleur hôtel de la capitale — Eichmann s'est mis immédiatement au travail. Avec l'aide de la nouvelle administration hongroise, il a fait arrêter 2.500 Juifs de Budapest, fait prendre toute une série de mesures antijuives et

imposé la Communauté juive de onze millions de « pengoes » à titre d'amen-de (1). Comme si cette mesure ne suffisait pas, tous les magasins juifs, déjà pillés par les Allemands doivent fermer. Et le 15 avril enfin, le plan de déportation massive de tous les Juifs hongrois est mis au point à Vienne par les émissaires du chef du Bureau IV B4 avec la direction allemande des chemins de fer. Les rouages de cette nouvelle tragédie sont déjà en place. Il ne manque plus que les trois coups d'Eichmann...

Abasourdi par l'extraordinaire proposition que vient de lui faire Eichmann, Joel Brand, membre du Conseil de la « Waada » (2) des Juifs de Budapest, oublie sa peur... En cette journée du 24 avril 1944, la Gestapo l'a convoqué à l'Hôtel Majestic. L'Obersturmbannführer Eichmann veut le voir. Mais un aspect de ce « marché » lui est particulièrement insupportable.

Reprenant ses esprits, Joel Brand proteste :

— Monsieur l'Obersturmbannführer, je ne peux pas choisir, Je refuse de perdre aucun de mes frères.

Un instant le visage d'Eichmann s'éclaire :

— Je suis un idéaliste, monsieur Brand et je vous considère aussi comme un idéaliste. Aujourd'hui je vous propose un marché, demain peut-être serais-je obligé de vous parler autrement.

— Je ne suis qu'un simple Juif, monsieur l'Obersturmbannführer. Je voudrais sauver mon peuple mais nous n'avons plus rien. Je ne peux donc vous offrir que de l'argent.

— L'argent ne nous intéresse pas, tranche Eichmann.

(1) Monnaie nationale hongroise.

(2) Comité central.



Le travail dans la joie en Israël

(Photo UNESCO)

Adolf Eichmann, levez-vous !

Cette conversation singulière se prolonge quelques minutes...

Avant de quitter terre l'avion rebondit légèrement sur la piste. Le terrain n'est pas bon. L'aviation alliée, en effet, attaque sans relâche tous les aérodromes allemands. Quelques minutes plus tard l'appareil survole Vienne. D'immenses drapeaux à croix gammée, symboles impudents de l'orgueil nazi, flottent sur la ville. Par un hublot Joel Brand contemple ce monde qui s'éloigne...

Il y a quarante-huit heures encore, il était à Budapest. Depuis sa première entrevue avec Eichmann, tout est allé très vite. Après un bref voyage à Berlin, l'Obersturmbannführer avait été en mesure de préciser quel genre de marchandises il voulait recevoir en échange de toute cette chair humaine : dix mille camions tout neufs équipés pour l'hiver. Mais ce n'était pas évidemment les Juifs de Budapest qui pouvaient les fournir. C'était des Anglo-Américains qu'Eichmann les attendait :

— Je puis même promettre sur l'honneur, lui avait-il dit gravement, que « ces camions ne seront jamais utilisés à l'Ouest : ils sont destinés exclusivement au front Est ».

Pour prouver sa « loyauté » l'Obersturmbannführer avait fait une offre supplémentaire. Si Joel Brand à son retour de Constantinople — ville neutre que ce dernier avait choisie pour transmettre la proposition d'Eichmann — lui garantissait qu'il recevrait les camions, le chef du Bureau IV B4 ferait sauter les chambres à gaz d'Auschwitz et libérerait immédiatement cent mille Juifs. Une « avance » en somme sur le million promis...

C'est à ces cent mille Juifs surtout que Joel Brand pense dans l'avion qui vole vers Constantinople.

— Avez-vous vraiment pris au sérieux l'offre d'Eichmann ?

— Certainement. Je suis absolument convaincu que si l'on accepte sa proposition, le massacre en masse sera arrêté.

— Et vous vous imaginez qu'en pleine guerre nous allons livrer aux Allemands dix mille camions ?

— Mais il ne s'agit pas du tout de camions, Sir. Les Allemands accepteraient n'importe quelle marchandise, peut-être des vivres, peut-être de l'argent, peut-être rien, si cela leur permettait d'entrer en pourparlers avec vous.

La scène se passe dans le jardin du Club Anglo-Egyptien du Caire. Après avoir fait, dans sa prison, la grève de la faim, Joel Brand a été mis en liberté surveillée. Accompagné d'un officier anglais il peut se déplacer dans la capitale égyptienne et même répondre à des invitations — soigneusement sélectionnées. C'est justement pour répondre à l'une d'elles qu'il est, ce jour-là, au Club Anglo-Egyptien. L'interlocuteur de Brand est grand, mince, âgé d'environ soixante ans. Ses yeux sont froids. Joel Brand ne sait pas qui il est, mais pourquoi refuser de discuter ? C'est alors que l'inconnu lui lâche ces mots cruels — devenus célèbres :

« What shall I do with those million Jews ? Where Shall I put them ? »

« Que ferais-je de ce million de Juifs ? Où les mettrai-je ? Qui les accueillera ? »

Cet homme, c'était Lord Moyne (1).

(1) Connue en Israël, cette conversation devait coûter la vie à Lord Moyne, abattu au Caire quelques mois plus tard, par des terroristes juifs.

Ministre d'Etat britannique au Proche-Orient. Par sa bouche Joel Brand venait d'apprendre, par hasard, ce que l'Angleterre officielle pensait du « marché » proposé par Eichmann.

Opinion, de toute façon, tardive. Entre le 15 mai et le 8 juillet 1944, en effet, c'est-à-dire avant que Joel Brand n'ait cette brusque révélation de la politique anglaise, quatre cent trente-quatre mille Juifs hongrois sont arrêtés et déportés à Auschwitz par les soins d'Eichmann. Presque tous sont exterminés.

C'est à cette époque que l'équipe des Crématoires réussit « l'exploit » d'incinérer en une seule journée, près de vingt-quatre mille cadavres. « Exploit » récompensé par une ration supplémentaire de vodka...

La fin des persécutions

Les quelques quatre cent mille Juifs qui restent dans le pays vont-ils connaître le même épouvantable sort ? Devant les déportations organisées par Eichmann et son « Judenkommando » de S.S., les plus hautes autorités morales et religieuses, telles que le Président Roosevelt et le Nonce du Pape, protestent auprès de Horthy. Le 25 août 1944, Eichmann qui a dû, théoriquement, s'arrêter de déporter depuis le 8 juillet, se retire de Budapest. Le 15 octobre, le Régent Horthy tente un coup d'Etat antinazi. Il proclame à la radio que c'est exclusivement sur l'ordre des Allemands que son gouvernement a pris part aux persécutions contre les Juifs. Le jour même le pouvoir passe aux mains du parti fasciste hongrois des « Croix Fléchées », soutenu par la Wehrmacht. Deux jours plus tard, Eichmann rentre à Budapest. Et le 8 novembre, il ordonne de nouvelles déportations de Juifs. Mais cette fois les victimes partent à pied, en direction de Vienne. Rudolf Hoess, devenu inspecteur des « Camps de Concentration », et le général de Waffen S.S., Juttner qui se rendent par la route à Budapest, pour apporter à Eichmann des instructions de Himmler, croisent la colonne.

Rudolf Hoess proteste :

— Ce spectacle est indigne, dit-il à Eichmann, dès son arrivée.

L'ex-commandant d'Auschwitz est un délicat. La vue de ces hommes, de ces femmes surtout, épuisés de fatigue, à demi-morts de faim, tout le long de la route, le révolte. Le 17 novembre, une nouvelle fois, Eichmann est contraint d'arrêter les déportations. Le 25 novembre, un ordre plus extraordinaire encore lui arrive. Il est signé Himmler et prescrit d'arrêter l'extermination des Juifs, de faire sauter les chambres à gaz d'Auschwitz.

Le Reich nazi, en effet, de toutes parts s'effondre...

— Adolf Eichmann, levez-vous. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

D'avance, Eichmann a répondu :

« Je sauterai en riant dans la tombe car l'impression d'avoir cinq millions de vies humaines sur la conscience est pour moi la source d'une satisfaction extraordinaire » (2).

(2) Rapporté par Dieter Wisliceny, son adjoint.

La Chronique des films :

KAPO

Depuis plus d'un mois déjà, un film intitulé « Kapo » passe sur les écrans parisiens.

C'est, dans le cadre d'Auschwitz, le drame d'une petite fille juive que le système concentrationnaire réussit à avilir jusqu'à lui faire accepter le rôle de « kapo ».

Son amour pour un prisonnier de guerre russe lui fait comprendre qu'il y a autre chose que la vie « à tout prix », et l'amène à se sacrifier pour la cause commune.

Résumée ainsi, la seconde partie du scénario peut paraître, à nos yeux de déportés, peu vraisemblable et même pénible pour notre sensibilité. Cependant la représentation de la vie concentrationnaire est une réussite exceptionnelle.

Le choix des acteurs, le soin des détails propre à l'école néo-réaliste de ce film franco-italien, l'exactitude, le tact, la justesse du ton, tout concourt à restituer ce que nous avons connu avec une grande authenticité.

C'est donc en définitive un tableau très exact d'un camp de concentration que nous offre Gillo Pontecorvo, malgré un scénario discutable qui lui aurait été imposé, dit-on, par le producteur, dans le but — peut-être justifié ? — d'intéresser le « grand public ».

Les personnages sont si vrais que nous ne pensons pas à citer des noms d'acteurs, pourtant aussi connus qu'Emmanuelle Riva, Susan Strasberg et Laurent Terzieff.

MONIQUE NOSLEY

COBAYES

Les efforts incessants déployés par le Comité Normans Cousins en faveur des « lapins polonaises » vient d'aboutir au premier résultat suivant :

A la requête du Gouvernement de la République Fédérale, le Comité International de la Croix-Rouge a accepté d'agir comme intermédiaire pour la répartition de l'aide financière que le Gouvernement de Bonn a décidé d'allouer certaines victimes des expériences médicales pratiquées dans les camps de concentration allemands sous le régime national-socialiste. Cette question concerne quelques-unes des victimes survivantes résidant dans des pays avec lesquels la République Fédérale d'Allemagne n'entretient pas de relations diplomatiques, principalement la Hongrie et la Pologne.

Le Comité international de la Croix-Rouge a, dans ce but, envoyé des missions à Varsovie et à Budapest pour rassembler, en accord avec les Sociétés nationales de la Croix-Rouge, les documents médicaux nécessaires, requis à l'heure actuelle pour les demandes d'indemnisation.

Un Comité neutre, composé de trois nationaux suisses, ne faisant pas partie, mais désignés par le Comité international de la Croix-Rouge, seront accédités pour examiner les demandes et fixer le montant de l'indemnité à allouer à chaque requérant.

Le Souvenir de Mère Elisabeth

C'est toujours une chose difficile que d'honorer parmi les autres certains de nos camarades disparus. Et cependant, lorsque nous est parvenue de l'U.N.A.D.I.F. la demande de proposer un nom pour l'émission de timbres « Héros de la Résistance », nous n'avons pas hésité très longtemps. Après François Michel-Lévy, la Franc-Comtoise qui a « toujours refusé de se rendre », après Yvonne Leroux, Bretonne indomptable, sans concession ni reproche, nous avons choisi Mère Elisabeth. Nous l'avons choisie, à cause de sa résistance, de son attitude pendant sa captivité et de sa mort.

Mère Elisabeth, Elise Rivet dans le siècle, fut une très authentique et vaillante combattante de la Résistance. Supérieure générale des Sœurs de la Compassion de Lyon et fille d'officier de marine, elle ne transige ni avec la charité, ni avec le patriotisme. Ainsi est-elle amenée à recueillir des jeunes filles et des jeunes femmes persécutées par les lois raciales, et aussi à donner des renseignements sur l'ennemi, à rendre divers services à l'armée secrète et à cacher des armes. Quand la Gestapo vient perquisitionner dans l'un de ses couvents, elle revendique ses responsabilités et est arrêtée avec son assistante, Mère Marie de Jésus. « Ne touchez pas à ces femmes et à ces enfants », l'entend-on crier de la voiture cellulaire.

Pour Mère Elisabeth commence l'épreuve de la captivité et voici que là encore elle donne sa mesure. Tous les témoignages de ses camarades de Montluc et de Ravensbrück marquent sa dignité, son calme et son courage. Les uns insistent sur son autorité discrète mais reconnue et respectée : « Grâce à elle, il règne là une discipline, une entente, une camaraderie reconnue par tous, même... par nos hôteliers », écrit l'une d'elles. D'autres admirent un don d'elle-même constant et souriant : elle est au service de tout le monde, même des plus ingrates, des plus difficiles de ses compagnes ; elle les réconforte, les soigne, les aide de toutes les façons et accomplit avec une parfaite sérénité les plus répugnantes corvées. C'est aussi avec la même sérénité qu'on la voit accepter les souffrances et les humiliations et l'on imagine ce qu'elles ont été pour une femme de son âge et de son état.

Je fus témoin de l'une de ces humiliations au moment même où je rencontrais pour la première fois Mère Elisabeth. Avec ses camarades de convoi, elle attendait nue dans la cour du Revier l'une de ces grotesques visites médicales où l'on défilait pour montrer ses mains et ses dents. Jamais je n'oublierai sa dignité tranquille dans l'acceptation de ce total détachement que symbolisait le tas de hardes misérables déposés à ses pieds. Dépouillée et humiliée comme son maître Jésus-Christ, elle avait bien mérité de Lui une mort si semblable à la Sienne dans son offrande volontaire et dans son ignominie. C'était le Vendredi Saint 1944.

GENEVIÈVE DE GAULLE



LE TIMBRE

MÈRE ELISABETH DE L'EUCCHARISTIE DE NOTRE - DAME DE COMPASSION

Elise Rivet, née le 19 janvier 1890, à Draria en Algérie, fille d'un officier de marine, entra en religion le 3 décembre 1912, chez les Religieuses Sainte-Elisabeth de Notre-Dame de Compassion, 8, rue de l'Antiquaille à Lyon. Elle reçut l'habit et le nom de Elisabeth de l'Eucharistie le 30 mai 1913. Elue Supérieure le 20 mars 1933, le 10 février 1937, Mère Elisabeth est nommée Officier d'Académie par le Ministère de l'Education Nationale.

Le 25 mars 1944, Mère Elisabeth est arrêtée par la Gestapo, vers 18 heures, en la Maison-Mère, au Point du Jour, 109, chemin de l'Etoile-d'Alai à Lyon.

Après un premier interrogatoire sur la découverte des armes, elle est conduite à Montluc. Là, elle tombe malade et reste un mois au « Sani ». Puis elle est placée au « Réfectoire ». Son calme impressionne ses compagnes. Jamais elle n'a une défaillance de courage. Elle s'efforce, au contraire, d'adoucir le sort de ses compagnes et ne pense qu'à elles.

Le 1^{er} juillet 1944, elle part pour Romainville et, peu de temps après, pour Ravensbrück. Au camp de Ravensbrück, Mère Elisabeth est dépouillée de tous ses vêtements et des objets qu'elle possédait. La vie dans le bloc commence pour elle. Son inlassable dévouement lui attire la sympathie de ses camarades. La sérénité de cette grande religieuse qui ne connaît que Dieu et le bien à faire aux âmes s'impose à toutes et toutes recherchent le réconfort de sa présence.

Le lundi des Rameaux, elle est emmenée avec 1.500 femmes au camp d'extermination situé près de Ravensbrück. Elle y continue son œuvre intérieure de réconfort moral, d'exemple de courage, de calme, malgré la mort qui rôde autour de ce camp dont on ne revient pas. Le Mercredi Saint elle est désignée pour un bloc spécial d'où partent les « transports ».

Les femmes déportées et internées de la Résistance suivent avec intérêt les diverses manifestations du souvenir qui ont lieu pour l'émission de timbres consacrée aux héros de la Résistance. Elles y ont été plus attentives encore cette année puisque avec Jacques Renouvin, Paul Gateaud et Lionel Dubray, était honorée une de leurs camarades de Ravensbrück : Mère Elisabeth.

Le 21 avril, M. Maurice Bokanowski, Ministre des Postes et Télécommunications, présidait la première manifestation philatélique et inaugurait l'exposition consacrée à nos camarades dans la grande Salle d'Honneur de son Ministère. L'A.D.I.R. représentait la famille de Mère Elisabeth aux côtés de sa famille religieuse. Mère Thérèse de Jésus qui a remplacé Mère Elisabeth comme Supérieure générale de sa Congrégation et Mère Marie de Jésus son assistante, déportée elle aussi, étaient venues spécialement de Lyon. Avec nous, elles ont entendu l'hommage rendu à Mère Elisabeth par M. Lambert, Président de l'U.N.A.D.I.F., puis par M. le Ministre des P. et T. qui cita Bernanos devant l'exemple de renoncement de sa mort : « La liberté ne s'enseigne à personne, ne se donne à personne, elle est une force intérieure, une puissance de l'âme ».

Dans une vitrine, quelques souvenirs étaient réunis : des photographies, des témoignages, en particulier ceux de Marguerite Billard, de la Générale Lelong, de « Christophe », de Mme de Rambuteau.

Le 30 mars 1945, jour du Vendredi Saint, elle fait le sacrifice de sa vie, ainsi qu'en témoignent les extraits ci-dessous :

« ...Une nuit, c'était le Vendredi Saint, « elle a accepté de faire le sacrifice de « sa vie pour calmer et réconforter deux « de ses compagnes, Milles R... et L.G. »... (16 août 1945.)

« Le Vendredi Saint, un groupe de « femmes et jeunes filles condamnées à « mourir dans la chambre à gaz, redou- « taient le supplice qui les attendait, et « la chère Mère, dans le sublime désir « d'aider ses compagnes à bien faire l'ul- « time sacrifice, s'est jointe à elles. » (17 mai 1945.)

« ...La Révérende Mère serait volon- « tairement passée à la chambre à gaz « pour rassurer ses camarades de mi- « sère, inquiètes du sort qui leur était « réservé, c'était le Vendredi Saint »... (6 juin 1945.)

Mère Elisabeth appartenait aux réseaux S.S.M.F. Elle fut citée à l'Ordre de la Division, par décision n° 1308, en date du 10 novembre 1945, du Général de Gaulle et sous la signature du Général Juin. Texte :

« Agent de renseignements en terri- « toire occupé ; en dehors des services ren- « dus aux Services spéciaux, a eu de fré- « quentes relations avec l'Armée Secrète, « cachant des armes et donnant asile à des « gens poursuivis comme étant en infrac- « tion avec les lois raciales ou avec le « Service Obligatoire du Travail. Arrêtée « par la Gestapo en mars 1944, a été dé- « portée en Allemagne. »

La Croix de Guerre fut adressée à la Communauté le 30 janvier 1945 par le Général de corps d'armée Doyen, Gouverneur militaire de Lyon, commandant la 14^e région.

30 AVRIL 1961

JOURNÉE NATIONALE DE LA DÉPORTATION

Afin d'honorer la mémoire de ceux qui sont morts pour notre liberté après un long martyre, nombreux sont ceux qui sont venus assister aux différentes cérémonies de la Journée de la Déportation, répondant ainsi à l'appel qui leur avait été fait pour que cette commémoration demeure une journée nationale.

Pendant la cérémonie, toujours émouvante, de la synagogue, l'évocation des souffrances des déportés, les chants des Psaumes pénètrent jusqu'au fond de l'âme. L'ordonnance est impeccable, l'assistance recueillie. Avec l'église Saint-Roch, nous retrouvons une chapelle qui nous est si chère. Sur les dalles, les noms, derrière, les urnes qui contiennent des cendres pieusement rapportées des camps; qui sait, une parcelle d'un des nôtres, peut-être... Cette croix figure les barbelés, ce ruban tricolore, l'idéal qui nous a aidé à supporter nos sacrifices. Devant un parterre fleuri, encadré par les drapeaux, le *Te Deum* s'élève, les chants partent de l'orgue, puis c'est la foule silencieuse qui s'écoule en suivant le flambeau porté par notre camarade Marguerite Billard.

Soit en autocar, soit en auto, nous nous dirigeons vers le Ministère des Anciens Combattants. Dans la salle Aubry, des couronnes, beaucoup de bleuets, et, au centre, le flambeau qui jette dans l'ombre sa flamme symbolique. Quelques déportés se relaient toutes les dix minutes pour assurer cette veillée funèbre de deux heures, entourés par les drapeaux des Associations au garde-à-vous.

Le cœur de la France bat à Notre-Dame de Paris, aussi la foule y est-elle nombreuse et recueillie. La même émotion étreint l'assistance lorsque résonne, sous les voûtes, la sonnerie *Aux Morts*. « Seigneur, ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés !... »

L'après-midi est grise, le ciel, bas, mais la montée au Mont-Valérien retrouve toujours les mêmes fidèles que la fatigue et la menace de pluie n'arrêtent pas.

La Journée commémorative de la Déportation s'est déroulée le 30 avril dans toute la France.

A Paris et dans nos Sections de province nos camarades se sont recueillis dans le souvenir de ceux et celles qui sont tombés, qui ont tout sacrifié pour que la France vive. Elles ont participé nombreuses aux cérémonies qui ont marqué cette journée, parmi lesquelles la manifestation silencieuse et recueillie, le matin, autour du monument élevé à la mémoire du Juif inconnu a pris une valeur de symbole encore plus forte, en ces temps où se déroule en Israël le procès Eichmann.

L'A.D.I.R., fidèle à sa mission, avait adressé aux directrices de certains lycées, collèges, avec lesquelles elle est plus particulièrement en relations, une petite notice sur « Mère Elisabeth » afin que ce sujet puisse servir de thème aux causeries qui sont faites aux élèves de ces établissements selon les instructions du Ministère de l'Éducation nationale, pour commémorer le souvenir de la Déportation et de la Résistance française.

La Flamme du Souvenir a été ranimée sous l'Arc de Triomphe par M. Triboulet, Ministre des Anciens Combattants. C'est à l'A.D.I.R., en la personne de Mme Billard, que revenait l'honneur de porter le flambeau jusqu'à la dalle sacrée.

A. - M. BEOUMIER

Retour à six heures aux Champs-Élysées pour la marche vers l'Arc de Triomphe, entre une haie de curieux endimanchés. Quelques vieux sont graves, quelques jeunes sourient. Savent-ils ce que représentent ces hommes et ces femmes qui portent des couronnes ? qui marchent difficilement et dont le regard, quelque peu voilé, se perd au loin, très loin ?

GERMAINE DE RENTY

à Messieurs les Recteurs et Inspecteurs d'Académie.

Pour exalter le sacrifice et rappeler les souffrances des héros et des martyrs de la déportation, un monument du souvenir sera érigé à Paris, dans l'île de la Cité.

Pour permettre son édification et donner à chacun l'occasion de se souvenir des heures les plus pures de la gloire française, une souscription nationale a été ouverte dans l'ensemble du pays.

Je crois indispensable d'y associer tous les élèves des lycées et collèges et écoles publiques et de centraliser séparément les sommes recueillies dans les établissements scolaires pour mieux marquer la part prise par les jeunes dans la célébration du souvenir de ceux qui leur ont permis de naître et de vivre libres.

C'est pourquoi je demande à MM. les Inspecteurs d'Académie de vouloir bien organiser dans tous les établissements d'enseignement public de leur département, des collectes dont le produit, centralisé à l'Inspection académique, sera ensuite versé pour le 1^{er} juin 1961, au Comité national pour l'édification à Paris d'un monument du souvenir à la mémoire des héros et des martyrs de la déportation (C.C.P. n° 09-03, Paris).

Je serais heureux d'être tenu informé des sommes versées au Comité par chaque département.

D'autre part, je souhaite qu'à une date aussi rapprochée que possible du 30 avril 1961, Journée des Déportés, une causerie sur la Résistance et la Déportation soit faite aux élèves pendant les cours de morale ou d'instruction civique, pour qu'ils comprennent la raison et la portée du geste qu'on leur demande.

Enfin, j'ai décidé qu'un concours sur un sujet tiré de l'histoire de la Résistance et de la Déportation serait ouvert, le 12 mai 1961, dans tous les départements aux élèves âgés de 15 ans au moins, désireux d'y participer. Il sera ensuite organisé annuellement.

Cette année, le sujet, établi par un jury national, sera adressé sous pli cacheté à MM. les Inspecteurs d'Académie chargés de le transmettre aux chefs d'établissement qui en auront préalablement fait la demande. Les épreuves se dérouleront dans les établissements scolaires et les copies seront adressées à l'Inspection académique. Un jury départemental, constitué et présidé par l'Inspecteur d'Académie et composé de personnalités qualifiées, notamment de combattants volontaires de la Résistance et de déportés, examinera tous les envois et enverra les meilleurs d'entre eux à la sous-direction des affaires générales du Ministère de l'Éducation nationale, 110, rue de Grenelle, à Paris (7^e). Ils seront ensuite soumis au Jury national. Des lauréats, accompagnés de leur maître, seront conviés à Paris, après l'inauguration du monument du souvenir, et visiteront les hauts lieux de la Résistance.

Je suis certain que tous les universitaires — dont beaucoup ont pris une part active et brillante à la Résistance, auront à cœur d'expliquer aux enfants ce qu'elle fut et ce qu'elle a donné à la France. Il ne s'agit pas de réveiller des haines, mais d'évoquer le souvenir des sacrifices très purs et héroïques dans le combat livré pour que les jeunes Français puissent vivre libres et fraternellement unis dans la patrie retrouvée.

Lucien PAYE.

Extraits de Devoirs d'Élèves :

A propos de la manifestation des étudiants du 11 novembre 1940 : « ...C'est à eux uniquement que revient l'honneur d'avoir montré les premiers que la jeunesse française n'acceptait pas, sinon la défaite physique, du moins la défaite morale. Le premier acte de la Résistance est le refus... Cette manifestation montre que les jeunes avaient déjà choisi leur voie et que le combat pour eux était commencé. »

A propos de l'arrestation de son père par la Gestapo : « ...Qu'importe, quand on avait décidé de s'engager dans cette aventure, on avait du même coup accepté d'en subir les risques. On ne prend pas garde au danger quand on défend une cause juste. »

A propos des Glières : « ...Beaucoup de Français méconnaissent ou connaissent mal cette réaction spontanée de tous les citoyens libres vis-à-vis des Allemands. Au dedans, la Résistance était pure et partait uniquement du cœur... Tous, d'ailleurs, parmi ces volontaires bénévoles ou spontanés, savaient à quoi ils s'exposaient. Tous, sans exception, savaient que la mort les attendait à n'importe quel moment... mais ils avaient cette foi qui transporte les montagnes. »

A propos du passage d'un groupe de maquisards dans la ferme familiale : « ...Ce n'est pas tellement à leur mort, à leur sacrifice, au sang que je pense; c'est beaucoup plus à leur esprit, à ce qu'ils étaient quand ils vivaient encore... D'abord leur Résistance, avant toute autre chose, était une révolte : révolte contre ce qu'ils désapprouvaient. Beaucoup de Français désapprouvaient le fascisme, mais beaucoup se sont contentés de maudire Hitler mentalement et ont continué leur petit train de vie... Heureusement, certains ont eu le courage de leurs opinions... Tous les Résistants ont agi plus par volonté ou par raisonnement que par hargne ou par haine... Quel « bien » le Résistant avait-il à défendre ? Sa patrie d'abord; il se sentait attaché à la France, sans avoir besoin d'y réfléchir, il était Français, voilà tout. »

Il fallait résister : « ...Lors d'une guerre d'invasion étrangère et quand un peuple veut imposer sa volonté à un autre par la force, il est du devoir de chaque citoyen de s'opposer par tous les moyens et à l'occupation du territoire national et aux brutalités provoquées par l'ennemi. »

A propos du film « La verte moisson » : « ...C'est ce sentiment de liberté qui les pousse à agir. Ce sentiment est très simple et en même temps très fort. Résister, avec tous les dangers que cela comporte, pour un idéal politique est bien, mais résister parce qu'on aime la liberté et qu'on la trouve incompatible avec une occupation étrangère dépasse nettement l'idéal politique et rend le geste encore plus noble et pur... L'homme qui dit : « j'aime la liberté » et qui ne fait rien pour elle, qui n'est pas capable de lui sacrifier sa vie, ferait mieux de se taire. Le Résistant est justement l'homme qui

a fait la liaison entre la réflexion et l'action et qui pour cela a fait preuve d'un désintéressement et d'un courage sans limites... Par là nous nous rendons compte de tout ce que nous leur devons. »

L'esprit de la Résistance (à propos d'un récit de D. Ponchardier : « ...L'esprit de la Résistance était fait de pureté et de courage, d'humilité et d'amour ardent et désintéressé de la patrie. Il fallait qu'au milieu de l'abaissement général, des hommes se lèvent pour témoigner que l'honneur de la France n'était pas mort. Voilà le combat de la Résistance. Certains objectent que cette lutte était inutile et dérisoire, qu'elle n'a changé rien l'issue des combats; peut-être cela est-il vrai. Mais, quand même cela serait vrai, cela n'aurait aucune importance, car le but, le sens du combat de la Résistance n'était pas seulement militaire et utilitaire, il était spirituel et avait valeur de témoignage. »

Le message de la Résistance : « ...Péguy a écrit : « Heureux ceux qui sont morts pour une terre charnelle... Quel espoir et quelle foi a-t-il fallu à ces hommes pour mener à bien une lutte matérielle si inégale ? Mais leur guerre était

juste... L'action de la Résistance sort ainsi du cadre national et temporel. Il y a, dans la vie et la mort de ceux qui y ont participé, un message pour tous les hommes, un message de volonté, de volonté de vivre dans la paix et dans la justice. »

Les simples combattants : « ...Ce fut un de ces insoumis dont parle Gide... Voilà ce qui me semble admirable dans la Résistance : des centaines, des milliers de gens, hommes, femmes, jeunes gens, qui ont apporté discrètement leur concours pour la sauvegarde de ce qu'il y a de plus beau dans l'espèce humaine : la liberté. »

Une leçon de « propreté » (à propos de la mort de Robert Desnos) : « ...J'éprouve... une sensation proche de la propreté... R. Desnos, son attitude n'est pas « belle » ou « exemplaire », elle est nette. La propreté, c'est être responsable de soi jusqu'au bout, c'est la netteté et la lucidité... Desnos est calme, parce que pour lui, tout est réglé, tout est prévu... D'autres doivent continuer son ouvrage, d'autres qui, comme lui, n'ont pu supporter de voir mourir ce qu'ils aimaient, de voir ternir ce qui brillait... »



DÉPORTÉES

(Photo du film KAPO)



LIBRE

(Photo UNESCO)

"HITLER M'A DIT"

par **Hermann RAUSCHNING**

Le sévère avertissement qu'Hermann Rauschning, chef national-socialiste du gouvernement de Dantzig, donnait au monde, en 1939, dans un livre qui fit sensation et dont les occupants tentèrent de détruire tous les exemplaires qu'ils purent trouver, « Hitler m'a dit », reste profondément actuel à une époque où nous voyons les racistes des Etats sudistes, aux Etats-Unis, arborer des brassards à croix gammée pour persécuter les noirs, où l'on a pu trouver, sur les murs de Paris, « Vive Adolf Zeller », honorant d'une triste manière un conspirateur qui n'en serait peut-être pas flatté... Rappelons-nous toujours que de braves gens, en Allemagne, se trouvèrent soudain pris au piège du nazisme pour avoir cru au salut de leur patrie par un homme prêt à toutes les violences et à toutes les exactions. Et c'était trop tard lorsqu'ils s'écrièrent : « Nous n'avions pas voulu cela ! »

Hermann Rauschning s'est arraché à temps au national-socialisme parce qu'il connaissait Hitler de plus près.

Beaucoup d'entre nous ne peuvent comprendre la dangereuse séduction des propos insensés de Hitler. Mais vienne une période de troubles, de dépression économique, et elles entendront, avec stupeur, exalter ces théories révoltantes. Là est le danger auquel il faut opposer, inébranlablement, les notions sûres, universelles, qui font le rayonnement permanent de la France et des pays civilisés : la liberté, l'égalité, la justice.

La nation et la race

Je l'avais entendu dire, me semblait-il, que l'époque du nationalisme politique était passée. L'avais-je bien compris ?

« L'idée de nation a été vidée de toute substance. J'ai dû m'en servir au début, pour des raisons d'opportunité historique. Mais, à ce moment déjà, je savais parfaitement qu'elle ne pouvait avoir qu'une valeur provisoire. Laissez la nation aux démocrates et aux libéraux. C'est une notion que nous devons laisser tomber. Nous lui substituerons un principe plus neuf, celui de la race. Ce ne sont pas les peuples délimités par l'histoire qui serviront de matériaux pour la construction de l'ordre futur. Ce serait une entreprise futile que de vouloir réformer et corriger les frontières ou les peuplements. Il ne s'agit plus de la concurrence des nations, mais de la lutte des races : c'est la notion qu'il faut dégager. »

A mes objections sur les difficultés qu'entraînerait pour l'Allemagne cette conception qui hantait les idées courantes, Hitler répondit : « Naturellement, je sais aussi bien que tous vos intellectuels, vos puits de science, qu'il n'y a pas de races, au sens scientifique du mot. Mais vous, qui êtes un agriculteur et un éleveur, vous êtes bien obligé de vous en tenir à la notion de la race, sans laquelle tout élevage serait impossible. Eh bien ! moi, qui suis un homme politique, j'ai besoin aussi d'une notion qui me permette de dissoudre l'ordre établi dans le monde et d'opposer à l'histoire la destruction de l'histoire. Comprenez-vous ce que je veux dire ? Il faut que je libère le monde de son passé historique. Les nations sont les matériaux visibles de notre histoire. Il faut donc que je brasse ces nations, que je les remoule dans un ordre supérieur, si je veux mettre une fin au chaos d'un passé historique devenu absurde. Pour accomplir cette tâche, la notion de race est tout à fait utilisable. Elle bouleverse les vieilles idées et ouvre des possibilités de combinaisons nouvelles. En partant du principe de la nation, la France a conduit sa grande révolution au delà de ses frontières. Avec la notion de la race, le national-socialisme conduira sa révolution jusqu'à l'établissement d'un ordre nouveau dans le monde.

« De même qu'autrefois, l'idée de nation avait quelque chose de révolution-

naire, par rapport aux Etats fédéraux purement dynastiques et historiques et de même qu'elle a introduit le principe biologique du « peuple », de même notre révolution est une étape nouvelle ou plutôt l'étape définitive d'une évolution qui mène à la suppression de l'histoire et à la reconnaissance des valeurs purement biologiques. C'est ainsi que je propagerai dans toute l'Europe et dans le monde entier, la nouvelle méthode d'élevage et de sélection que prépare en Allemagne le national-socialisme. Le même processus de destruction et de transformation se déroulera dans toutes les nations, si vieilles et si homogènes soient-elles. L'élite active des nations, c'est-à-dire l'élite combattive, l'élément nordique, reprendra la suprématie et fournira des maîtres à tous ces boutiquiers, ces pacifistes, ces puritains et ces hommes d'affaires qui accaparent aujourd'hui le pouvoir. Il n'y aura pas de Dieu des Juifs pour protéger les démocraties contre notre Révolution, qui sera le pendant exact de la grande Révolution française. Nous traverserons des temps difficiles. Je ferai moi-même surgir les obstacles. Seule survivra la race la plus virile et la plus dure. Et le monde prendra un visage nouveau. Un jour viendra où nous pourrons faire alliance avec les nouveaux maîtres de l'Angleterre, de la France et de l'Amérique. Mais ils devront tout d'abord s'intégrer dans notre système, pour collaborer volontairement avec nous à la transformation du monde. A ce moment, il ne restera plus grand chose, même chez nous, en Allemagne, de ce qu'on appelle encore le nationalisme. Ce qu'il y aura, c'est une entente entre les hommes forts, parlant des langues différentes, mais tous issus de la même souche, tous membres de la confrérie universelle des maîtres et des seigneurs.

L'antisémitisme de Hitler

Il faut partir de cette doctrine du sang, pur ou impur, pour comprendre l'antisémitisme d'Hitler. Le Juif est un principe, le principe de l'impureté et du mal...

Hitler, au contraire, a toujours cru au caractère maléfique du peuple errant. A ses yeux, le Juif est tout simplement le Mal. Il en a fait le maître du monde souterrain qu'il veut détruire. Il le voit comme on voit un mythe ; il grandit l'ennemi pour se grandir lui-même. Derrière

cette attitude, on peut découvrir un sentiment primitif de haine personnelle et de vengeance qui éclate aux yeux de chacun.

Mais qu'on cherche une explication dans la vie personnelle d'Hitler, qu'on refuse même de le considérer comme un Arrien, au sens des lois raciales de Nuremberg, l'obstination furieuse de son antisémitisme ne devient intelligible que par la transfiguration mythique du Juif en un prototype du Mal.

En outre, le Juif émancipé de sa loi n'était-il pas toujours et partout le représentant de l'esprit individualiste, l'ennemi mortel du siècle à venir ? N'était-il pas le prophète de la raison abhorrée, le grand prêtre de cette science souveraine qui, d'après Hitler, a détruit la vie au lieu de la créer ? Pouvait-il oublier que tout ce qu'il détestait le plus, le christianisme, la croyance au Sauveur, la morale, la conscience, la notion du péché venaient en droite ligne du judaïsme. Est-ce que dans la vie politique, le Juif n'était pas toujours du côté de l'action dissolvante et critique ? Hitler ne manquait pas de raisons pour justifier sa haine. Il en était comme possédé, au point qu'il n'a jamais pu terminer une conversation sans éclater au moins une fois en imprécations contre les Juifs. Il m'a exposé un jour le fond de sa pensée.

L'antisémitisme était d'abord, à ses yeux, un excellent argument révolutionnaire. Il en avait usé fréquemment avec succès et ne manquerait pas de s'en servir autant qu'il pourrait. Il y voyait, en outre, une menace efficace à l'adresse des petits bourgeois allemands, trop endormis dans leur sécurité en même temps qu'un moyen de pression sur les stupides démocraties. « Mes Juifs sont les meilleurs otages dont je dispose. La propagande antisémitique est, dans tous les pays, une arme indispensable pour porter partout notre offensive politique. On verra avec quelle rapidité nous allons bouleverser les notions et les échelles de valeur du monde entier, uniquement par notre seule lutte contre le judaïsme. D'ailleurs, les Juifs sont nos meilleurs auxiliaires. Malgré leur situation exposée, ils se mêlent partout, quand ils sont pauvres, aux ennemis de l'ordre et des agitateurs, et ils apparaissent en même temps comme les détenteurs patents et jalouxés de capitaux formidables. Il est donc facile de justifier la lutte contre les Juifs dans tous les pays, au moyen d'exemples populaires que tout le monde comprendra. Dès l'instant où l'on a fait pénétrer dans les cervelles le principe raciste en dévoilant les méfaits des Juifs, tout le reste s'en suit très rapidement. Pas à pas, on est alors conduit à la démolition du vieil ordre politique et économique et à se rapprocher des nouvelles idées de la politique biologique.

L'antisémitisme était donc, poursuivait Hitler, la pièce maîtresse de son arsenal, un moyen de propagande et de combat dont l'effet était irrésistible. C'est pourquoi il avait laissé les mains libres à Streicher. Ce Streicher faisait d'ailleurs sa campagne d'une façon très amusante et très adroite. Où allait-il chercher toutes ses idées ? Hitler attendait avec une véritable impatience chaque numéro du « Stürmer ». C'était, disait-il le seul journal qu'il prit la peine de lire de la première à la dernière ligne. Mais tout n'était d'ailleurs qu'une préparation. Ce n'était que le commencement d'une lutte impitoyable pour la suprématie mondiale. « Car c'est seulement entre ces deux

forces que se déroule le combat pour la suprématie mondiale, entre les Allemands et les Juifs. Tout le reste n'est que mirages et néant. Israël se cache derrière l'Angleterre, derrière la France et derrière les Etats-Unis. Même lorsque nous aurons chassé le Juif d'Allemagne, il restera toujours notre ennemi mondial. »

Je lui demandai s'il fallait déduire de ses paroles que la race juive devait être totalement anéantie.

« Non, répondit Hitler, au contraire, si le Juif n'existait pas, il nous faudrait l'inventer. On a besoin d'un ennemi visible et non pas seulement d'un ennemi invisible. L'Eglise catholique ne se contentait pas, elle non plus, d'avoir le diable. Elle aussi avait besoin d'hérétiques visibles pour conserver son énergie combattive. Le Juif réside toujours en nous. Mais il est plus facile de le combattre sous sa forme corporelle que sous la forme d'un démon invisible. Le Juif était l'ennemi de l'Empire romain, il l'était même déjà de l'Egypte et de Babylone. Mais je suis le premier à entamer avec lui une guerre à mort.

« D'ailleurs, les Juifs m'ont prêté dans ma lutte un concours utile. Au début de notre mouvement, un certain nombre de Juifs m'ont soutenu financièrement. Je n'avais qu'à lever le petit doigt, ils se seraient tous précipités vers ma porte. Ils reconnaissent déjà de quel côté était la force et le succès. Rappelez-vous que c'est le Juif qui a inventé cette économie du mouvement perpétuel des capitaux et de leur entassement qu'on appelle le Capitalisme, cette création géniale d'un mécanisme à la fois si raffiné et si parfaitement simple et automatique. Ne nous y trompons pas, c'est une trouvaille géniale, diaboliquement géniale.

« L'économie moderne est une création des Juifs. Elle est entièrement et exclusivement dominée par eux. »

Je demandai à Hitler s'il ne s'exagérait pas l'importance des Juifs.

« Non, non, s'écria-t-il, le Juif n'est pas un ennemi qu'on puisse surestimer.

La théorie du surhomme et le socialisme hitlérien

« ...J'ai étudié la technique révolutionnaire dans Lénine, Trotsky et les autres marxistes. Et aussi l'Eglise catholique, et aussi les Francs-Maçons m'ont ouvert des aperçus que je n'aurais jamais pu trouver ailleurs. Celui qui n'apprend rien de ses ennemis est un sot. Seul l'homme faible peut craindre de perdre, à leur contact, ses propres idées.

« Oui, l'homme est quelque chose qu'il faut dépasser. Je conviens que Nietzsche l'avait déjà pressenti à sa façon. Il avait même déjà entrevu le surhomme comme une nouvelle variété biologique. Cependant, chez lui, tout est encore flottant. L'homme prend la place de Dieu, telle est la vérité toute simple. L'homme est le dieu en devenir. L'homme doit toujours tendre à dépasser ses propres limites. Dès qu'il s'arrête et se borne, il entre en dégénérescence et tombe au-dessous du niveau humain. Il se rapproche de l'animalité. Un monde de dieux et de bêtes, c'est ce que nous avons devant nous. Et comme tout devient clair, dès qu'on a compris ! C'est toujours le même problème que j'ai à résoudre, qu'il s'agisse de la politique quotidienne ou que je m'efforce de soumettre le corps social à un ordre nouveau. Tout ce qui s'immobilise, s'arrête, veut demeurer stable, tout ce qui s'accroche au passé, tout cela s'étiole et périt. Tous ceux qui écoutent, au contraire, la voix primitive de l'humanité, qui se vouent au mouvement éternel, sont les porteurs de tor-

ches, les pionniers d'une nouvelle humanité. Comprenez-vous maintenant, le sens profond de notre mouvement national-socialiste ? Peut-il y avoir quelque chose de plus grand et de plus ample ? Celui qui ne comprend le national-socialisme que comme un mouvement politique, n'en sait pas grand-chose. Le national-socialisme est plus qu'une religion : c'est la volonté de créer le surhomme. »

Je lui dis que je comprenais enfin le sens profond de son socialisme, que c'était l'anticipation d'une séparation entre les nouveaux maîtres et les hommes du troupeau.

« C'est cela même, dit Hitler. La politique est, littéralement, la forme pratique du destin.

La jeunesse, matériel humain

« C'est avec la jeunesse que je commencerai ma grande œuvre éducatrice. Nous, les vieux, nous sommes usés. Oui, nous sommes déjà vieux. Nous sommes gâtés jusqu'à la moelle. Nous n'avons plus d'instincts sauvages. Nous sommes lâches, nous sommes sentimentaux. Nous portons le poids d'une histoire humiliante et le souvenir confus des époques d'asservissement et d'humiliation. Mais ma splendide jeunesse ! Y en a-t-il une plus belle dans le monde ? Voyez donc ces jeunes hommes et ces jeunes garçons ! Quel matériel humain ! Avec eux, je pourrai construire un nouveau monde.

« Ma pédagogie est dure. Je travaille au marteau et détache tout ce qui est débile ou vermoulu. Dans mes « Burgs » de l'Ordre, nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera. Une jeunesse violente, impérieuse, intrépide, cruelle. C'est ainsi que je la veux. Elle saura supporter la douleur. Je ne veux en elle rien de faible ni de tendre. Je veux qu'elle ait la force et la beauté des jeunes fauves. Je la ferai dresser à tous les exercices physiques. Avant tout, qu'elle soit athlétique : c'est là le plus important. C'est ainsi que je purgerai la race de ses milliers d'années de domestication et d'obéissance. C'est ainsi que je la ramènerai à l'innocence et à la noblesse de la nature ; c'est ainsi que je pourrai construire et créer.

« Je ne veux aucune instruction des esprits. Le savoir ne ferait que corrompre mes jeunes gens. Qu'elles sachent seulement ce qu'elles pourront apprendre par le libre jeu de la curiosité et de l'émulation. La seule science que j'exigerai de ces jeunes gens, c'est la maîtrise d'eux-mêmes. Ils apprendront à dompter la peur. Voilà le premier degré de mon ordre, le degré de la jeunesse héroïque. C'est de là que sortira le second degré, celui de l'homme libre, de l'homme qui est la mesure et le centre du monde, de l'homme créateur, de l'Homme-Dieu. Dans mes « Burgs » de l'Ordre, l'Homme-Dieu, la figure splendide de l'être qui ne prend d'ordres que de lui-même, sera comme une image du culte et préparera la jeunesse à l'étape future de la maturité virile. »

Ce n'est pas la première fois que des miasmes empestés s'accumulent dans une époque et que le délire de peuples entiers se condense dans des doctrines qui peuvent couvrir, pour ainsi dire, pendant une longue période, pour exploser brusquement et reproduire la peste dont elles sont nées. Des nations entières sont tombées brusquement dans une inexplicable agitation. Elles entreprennent des marches de flagellants ; une danse de Saint-Guy les secoue. L'impulsion démoniaque et la folie religieuse s'unissent.

Ce qui se passe en Allemagne est du même ordre. C'est une maladie de l'âme

des masses, dont on peut, sans doute, rechercher les origines, mais dont les racines les plus profondes restent dans les régions cachées. Le national-socialisme est la danse de Saint-Guy du xx^e siècle.

Hitler psychopathe

Hitler est-il fou ? Tous ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer se sont très certainement posé cette question. Qui-conque a vu cet homme en face, avec son regard instable, sans profondeur ni chaleur ; quiconque a voulu fouiller ces yeux fuyants qui, derrière leur clarté froide, semblent verrouillés, sans arrière-plan, puis les a vus prendre brusquement une fixité étrange, a dû éprouver comme moi l'inquiétante sensation de se trouver en présence d'un être anormal. On le voyait des quarts d'heure durant, apathique, silencieux, ne levant même pas les paupières et se curant les dents d'un geste affreusement vulgaire. Écoutait-il ? Était-il absent ? Jamais, à ma connaissance, un visiteur quelconque n'a eu un vrai dialogue avec lui. Ou bien Hitler écoutait sans rien dire ou bien il parlait sans écouter, à perte de vue. Souvent il tournait dans la pièce comme un faucon en cage. Il ne vous laissait jamais la parole. Il vous interrompait aux premiers mots, et sautait d'un sujet à un autre, incapable de retenir la suite de ses pensées, incapable de se concentrer. Il ne m'appartenait pas de juger si Hitler, au sens clinique du mot, est plus ou moins proche de la démence. Mon expérience personnelle, qui concorde avec celle de nombreuses personnes de ma connaissance, est que je me suis trouvé vingt fois en face d'un maniaque dépourvu de tout contrôle de ses émotions et dont les crises allaient jusqu'à la déchéance complète de la personnalité. Ses crises, ses vociférations, ses explosions de fureur rappellent les trépignements d'un enfant gâté et rebelle. C'est un spectacle grotesque et repoussant, mais ce n'est pas encore de la folie. Sans doute, il est inquiétant qu'un homme d'un certain âge tambourine sur les murs comme un cheval piaffe dans sa stalle ou se roule à terre. Symptômes morbides ou manifestations d'un tempérament grossier qu'aucune discipline ni aucune pudeur n'a jamais contenu ?

Ce qui est plus grave et indique déjà le dérangement de l'esprit, ce sont des phénomènes de persécution et de dédoublement de la personnalité. Son insomnie n'est vraiment autre chose que la surexcitation du système nerveux. Il s'éveille souvent la nuit. Il faut alors qu'on allume la lumière. Dans ces derniers temps, il fait venir des jeunes gens qu'il oblige de partager avec lui ses heures d'épouvante. A certains moments, ces états morbides prennent un caractère d'obsession. Une personne de son entourage m'a dit qu'il s'éveillait la nuit en poussant des cris convulsifs. Il appelle au secours.

On frémir en pensant que c'est un fou qui gouverne l'Allemagne et a précipité le monde dans la guerre. Sans compter que l'hystérie est contagieuse. On a vu de jeunes hommes normaux, perdre peu à peu leur personnalité et changer de caractère en vivant auprès d'une femme hystérique. Il est donc explicable que l'hystérie du maître ait gagné les dirigeants, les Gauleiter, les hauts fonctionnaires, les officiers et finalement le peuple tout entier. Mais comment se fait-il que de si nombreux visiteurs tombent en extase dès qu'ils voient Hitler et vivent désormais dans l'adoration de son génie

(Suite page 11)

La Vie de nos Sections...

Section de la Moselle

(SARREGUEMINES)

Rencontre interdépartementale
Alsace et Lorraine

Bravo, Madame Schneider, pour la bonne journée que, grâce à vous, nous avons passée ensemble le 14 mai.

Venue de la Moselle, de la Meurthe-et-Moselle, du Bas-Rhin et même de Paris et de Montbéliard, nous étions près de quarante à l'heure du déjeuner, quelques camarades étant venues en voiture avec leur mari et leurs enfants.

Le matin, un car attendait les arrivants devant la gare de Forbach et grande fut notre joie, après l'accueil aimable des Sarregueminois, de découvrir la chère Mme Engoume qui jouissait visiblement de notre heureuse surprise.

Passage de la douane pour aller de l'autre côté de la frontière sur la route de Sarrebrück, au bas de la colline de Spicheren (célèbre depuis les combats de 1870) au lieu dit « La Brême d'Or ». Un mémorial en forme de baïonnette se dresse, haut dans le ciel, d'un côté de la route. En face est l'emplacement du sinistre camp de la Neu-Brem dont plusieurs de nos compagnes gardent un tragique souvenir. Dans les prés fleuris, à peine visibles, les fondations des baraquements... plus près, le bassin de si terrible renommée, instrument de supplice et trop souvent de mort pour les déportés. A ce sujet, il serait utile de lire le livre « Le Père Jacques », par M. Carrouges. On sera édifié.

Devant la grande plaque de bronze bordant à la fois la route et le camp, nous nous sommes recueillis et, pendant la minute de silence, le fanion de l'A.D.I.R. s'est pieusement incliné en hommages à tous les martyrs.

Puis nous avons gagné Sarreguemines et enfin Bitche où nous attendait Mme Masconi (Lucie Primot) et ses enfants. Chez les Pères Capucins une messe fut dite pour notre compagne qui laisse d'unanimes regrets, Mme Welfringer, décedée à Metz en mars dernier.

Il faisait beau et chaud à la sortie et c'est avec ravissement que, remontés en car, nous admirions au passage les maisons de style alsacien si joliment fleuries, les ruisseaux limpides serpentant sous les saules, les terres et les roches rougeâtres, les grandes forêts de sapins et les jeunes frondaïsons d'un vert tendre et comme fragile. C'est ainsi que nous arrivâmes à Lembach devant l'hôtel-restaurant du Cheval Blanc.

Ah ! mes amies, quelle maison et quel menu... J'aimerais m'arrêter longuement sur le charme indéniable de la cour et des salles immenses et épiloguer ensuite sur les truites et le jambon rôti au madère qui furent un triomphe parmi les autres mets délicieux. Le bon vin d'Alsace n'a pas peu contribué à l'euphorie générale et, de mon coin, je voyais les visages s'épanouir de plus en plus largement.

Hélas, le ciel, lui, s'obscurcissait et bientôt un gros orage et une pluie battante nous firent renoncer à la promenade prévue à l'étang de Hasselfurt proche de Bitche, ce qui pourrait, avec la visite de la faïencerie de Sarreguemines, constituer un joli programme pour une autre sortie, n'est-ce pas, Madame Schneider ? Alors on s'en est allé vers une camarade malade à Waldhouse avant de regagner la gare de Forbach.

Messines et Nancéiennes eurent tout loisir de bavarder agréablement au cours du trajet, tandis que d'autres repartaient en voiture.

En bref, une excellente journée pour toutes celles qui purent venir. Merci donc à notre déléguée de Sarreguemines et à son bras droit, Mme Girodroux, qui se sont dévouées pour recréer parmi nous ce climat d'amitié qui réconforte toujours les anciennes déportées.

A. FRANCOIS.

Section de l'Anjou

Notre déléguée, Claudine Dean, désirant renouveler une formule qui, l'an passé, avait obtenu un si brillant succès, avait convié, le 21 mai dernier, nos camarades des départements limitrophes à se joindre au groupe angevin, pour participer à une journée d'amitié.

Des camarades venues de Nantes, Saumur, Elbeuf, Paris, se sont jointes avec joie à celles d'Angers. La présence de Mme David de Bordeaux (Mammie) qui, par suite de la longue maladie de sa mère avait dû rester pendant longtemps éloignée de nous, a causé une surprise et une grande joie aux amies qui l'ont retrouvée.

Le Conseil d'administration de l'A.D.I.R. était représenté par Paulette Charpentier et A.M. Boumier.

Le programme de la journée avait été soigneusement préparé par Claudine qui, par ailleurs, s'était ingéniée à se procurer les lots qui correspondraient aux enveloppes surprises.

A 10 heures, départ en autocar pour la visite du château de Montgeoffroy à Mazé, splendide construction du XVIII^e siècle, garnie de mobilier d'époque, que l'on voit encore à la place qu'il a toujours occupé ; nous avons pu ainsi, dans ce cadre resté très vivant et grâce à un guide éclairé, revivre au cours de cette visite, bien des pages d'histoire.

Puis, après avoir traversé Beaufort, nous nous sommes retrouvées au bord de la Loire, dans ce même restaurant de La Ménitrie, où, l'année dernière, s'étaient déroulées de joyeuses agapes. En raison de l'affluence des promeneurs en ce jour de Pentecôte, c'est sous une tente élevée dans la prairie, qu'étaient dressées les tables qui nous étaient réservées.

Le temps était bien un peu frais, mais la succulence du repas et, encore mieux, les bons vins qui l'accompagnaient, eurent vite fait de nous réchauffer et bientôt l'animation devint générale.

Au nom du Conseil d'administration, A.-M. Boumier, remercia toutes celles qui avaient coopéré à l'organisation de cette journée, ainsi que celles qui, par leur présence, témoignaient de l'intérêt qu'elles portaient à notre Association, puis elle donna quelques informations sur les questions pouvant intéresser nos camarades.

Le soleil se montra enfin et le retour à Angers, le long de la Loire, tranquille et majestueuse, fut un enchantement.

L'énumération que nous fit Claudine de toutes les merveilles de sa région nous permit d'espérer que bien des programmes de visites pourront être élaborés pour de futures rencontres. Nous nous en réjouissons d'avance.

A.-M. BOUMIER.

Section de Savoie

7 mai 1961

Étaient présentes : Mmes Lamy, Machenaud, Dupraz, Guillot, Dédé Collet et sa fille, Berne, Lecoanet, Streisguth. Long, Trépied, Balzarin, Floersheim, Hyvard, Berthier.

La Haute-Savoie, l'Ain et la Savoie étaient représentés à ce rendez-vous, le deuxième de la toute nouvelle Section A.D.I.R. de la région.

Après un excellent déjeuner chez Isabelle Berne et les remerciements d'usage qui lui étaient largement dus, Marguerite Lecoanet présenta les excuses de plusieurs camarades n'ayant pu venir à la réunion pour des raisons diverses :

Mmes Vaillot, en saison à Dax, Billard, Minassio, Coupât, Garraud, Fournier, Frenay, Gimard, Burdet, Gorce.

Trois distinctions récentes parmi nos amies sont à signaler, celles de :

Mme Minassio qui a reçu la Légion d'honneur, Mme Girard-Madoux qui a reçu la Médaille militaire et dont la maman était présente, Mme Billard qui a reçu également la Médaille militaire. Nous leur adressons, à toutes trois, nos bien vives félicitations.

La réunion se poursuivait par un bref compte rendu de la réunion des déléguées et de l'Assemblée générale de l'A.D.I.R. qui ont eu lieu à Paris, le 18 mars dernier.

Les points suivants, relevés au cours des réunions, son signalés :

Aide sociale aux malades, question déjà évoquée au cours de la première réunion.

Permanences à fixer. Marguerite Lecoanet nous signale qu'elle tient une permanence à la mairie de Chambéry les 2^e et 4^e mercredis de chaque mois et qu'elle se fera un plaisir de nous y accueillir.

Préparation des réunions : nécessité pour chacune de préparer les questions sur des sujets à débattre et des renseignements à obtenir.

Rappel des renseignements déjà donnés à la réunion de janvier dernier et entendus à nouveau à l'Assemblée générale concernant les indemnités allemandes.

Deux informations importantes données par Geneviève Anthonioz sont à retenir :

a) Crypte du souvenir qui est en cours de construction à Paris, dans l'île de la Cité, au chevet de Notre-Dame et dont l'inauguration serait prévue pour la fin de l'année 1961 ;

b) Un Musée de la Déportation, en cours d'organisation également, aux Invalides, au Musée de la II^e Guerre Mondiale. 200 m² sont prévus pour les Mouvements de Résistance et pour les Déportés. Il est prévu également une salle de cinéma.

En ce qui concerne la prospection dans le département de l'Isère, Marguerite Lecoanet a pu avoir la liste des déportées et internées de la Résistance de cette région. Trois de ces camarades ont l'intention de se joindre à nous, et il y a d'autres espoirs pour l'avenir.

La prochaine réunion pourrait d'ailleurs se tenir dans ce département. Il serait très sympathique que la Section de Haute-Savoie puisse se joindre à nous et nous comptons fermement sur elle.

Une dernière question est mise à l'ordre du jour : la rentrée des cotisations 1961. Les amies de Savoie et de l'Ain s'en acquittent avec beaucoup de bonne volonté.

Une excellente journée, une excellente ambiance, des camarades déportées et internées qui se retrouvent avec plaisir, telle fut cette journée ensoleillée du 7 mai 1961.

Marguerite LECOANET.

Hitler m'a dit...

(Suite et fin de la page 9)

dominateur ? Je ne parle pas de tout jeunes gens, mais d'hommes cultivés, riches d'expérience et de sens critique. Quel charme avaient donc subi ces gens pour ne parler qu'en balbutiant de ce qu'ils avaient ressenti ?

...J'ai souvent eu l'occasion de me scruter moi-même, tout à fait froidement et j'avoue qu'en présence d'Hitler je me suis senti sous une emprise que j'ai eu quelque peine à secouer ensuite. C'est, malgré tout, un type d'homme très singulier. Rien ne sert de le considérer comme un pantin dont on peut se moquer en même temps que de soi-même. On s'approche davantage de la vérité en pensant au magnétisme du médecin célèbre, du grand charlatan. Notre époque est bien celle qui s'incline devant le charlatanisme...

Gardons-nous à tout prix d'exalter cet homme, de l'éterniser, d'en faire un mythe. De toutes façons, il occupera pendant longtemps encore l'imagination de son peuple et non pas de son peuple seul. Lui-même est persuadé que son action la plus profonde se fera sentir après sa mort. Et malgré toutes les précautions qu'on prendra, il n'est pas impossible que le mauvais charme revive, comme ces démons des Mille et une Nuits qui, emprisonnés dans un flacon, puis libérés par hasard, revivent subitement et prennent figure de géants. Il est donc souhaitable et nécessaire que notre époque apprenne à connaître cet homme dans sa vulgarité et sous son vrai visage, à voir Hitler tel qu'il est et non pas seulement tel qu'il s'explique lui-même :

La guerre totale

« Si nos diplomates cacochymes croient pouvoir conduire la politique comme un honorable commerçant conduit ses affaires, en respectant les traditions et le le bon usage, grand bien leur fasse. Quant à moi, je fais une politique de force, ce qui veut dire que je me sers de tous les moyens utiles, sans me soucier ni des usages, ni d'un prétendu code de l'honneur. A ceux qui, comme Hugenberg et sa bande, jettent les hauts cris, me reprochent de ne pas tenir ma parole, de rompre les contrats, de pratiquer la tromperie et la dissimulation, je n'ai rien à répondre, sinon qu'ils peuvent faire de même et que rien ne les en empêche.

« ...On me dit que la guerre sanglante passe pour convenable, ou du moins inévitable, à certains moments, dans le monde civilisé. La guerre sourde, au contraire, serait condamnable. Pourquoi ? C'est une distinction sophistique, c'est de la morale pour vieillards. L'avantage que j'ai sur ces peuples de bourgeois démocrates, c'est justement de n'être arrêté par aucune considération de doctrine ou de sentiment

« ...Il faut que nous nous préparions au combat le plus dur que jamais peuple aura supporté. Cette guerre qui trempera nos volontés et nous rendra dignes de notre mission, je la mènerai sans égard pour les pertes que nous subirons. Chacun de nous sait ce que signifie la guerre totale. Je ne reculerai devant aucune destruction. Il nous faudra renoncer à bien des choses qui nous sont chères et qui nous paraissent irremplaçables. Des villes allemandes tomberont en ruines, de nobles édifices disparaîtront pour toujours. Cette fois, notre sol sacré ne sera pas préservé. Mais nous serrons les dents, nous continuerons à lutter, nous vaincrons. L'Allemagne se relèvera de ses ruines, plus belle et plus grande, reine et maîtresse des nations. »

Hermann RAUSCHNING.

“Défense de la France”

par Marie GRANET

Défense de la France, histoire d'un mouvement de Résistance (1940-1944), par Marie Granet, paraît dans la collection « Esprit de la Résistance », que dirigent, aux Presses universitaires, MM. Daniel Meyer et Henri Michel, Secrétaire général du Comité d'Histoire de la Guerre mondiale. Dans la même collection, Madame Marie Granet avait déjà publié, en collaboration avec M. Henri Michel, *Combat*, histoire d'un mouvement de Résistance qui naquit aussi en 1940, mais se fonda dans les M.U.R. (Mouvements unifiés de la Résistance) en 1943.

Chaque réseau possédait son caractère propre, même si la flamme de la Résistance les embrasait tous d'une commune et âpre ardeur. « *Défense de la France* » est avant tout un mouvement de jeunes, de très jeunes gens même, étudiants, lycéens indignés par la présence de l'occupant, et souvent apolitiques. Ce qui frappe, cependant, dans le récit de sa création, de son organisation et de son fonctionnement, c'est le sérieux, la réflexion, la prudence et l'efficacité de ses promoteurs. Fussent-ils nés dans des temps moins tragiques qu'ils seraient, à coup sûr, entrés dans la vie par la porte étroite; un idéal sévère les attirait.

L'histoire de « *Défense de la France* » et du journal clandestin qui portait le même nom, tient du prodige; et ce n'est point parce qu'elle se pare des couleurs de la rigueur et de l'austérité, parce qu'elle n'est pas teintée d'un enthousiasme irréflecti et romantique, qu'il ne faut pas s'en émerveiller. N'est-il pas extraordinaire, en effet, qu'à cette époque où le papier était très rare, les machines, introuvables, la circulation, difficile ou interdite, la correspondance, surveillée, à cette époque où toute action clandestine était envahie de dangers multiples, un petit journal qui, à sa naissance, tirait à cinq mille exemplaires, ait pu atteindre, deux ans plus tard, le tirage de 250.000 exemplaires, et, en janvier 1944, le record de 450.000 exemplaires, tous diffusés ? Quelle foi, quel courage, quelle tenace persévérance ne fallait-il pas ?

Défense de la France, qui portait en exergue la phrase de Pascal : *Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger*, s'était donné pour mission, tout en renseignant les Français, de soulever ou d'entretenir en eux l'esprit de la Résistance. Son chef, Philippe Vianney, pendant longtemps, ne fut pas gaulliste; dans la suite, il le devint, parce qu'il lui semblait juste et raisonnable de l'être; et c'était assez dans la ligne de celui qui, le 18 juin 1942, nous disait, au micro : *Je dis que nous sommes raisonnables; en effet, nous avons choisi la voie la plus dure, mais aussi la plus habile : la voie droite !* Au reste, lorsque le 10 septembre 1944, les dirigeants de « *Défense de la France* » furent reçus par le Général de Gaulle, ils peuvent constater, écrit Mme Marie Granet, qu'il est au courant de leur activité et de leur position politique...

Les articles de « *Défense de la France* » étaient tout imprégnés d'une idéologie patriotique et sociale : nombre de résis-

tants étaient très préoccupés par l'organisation future de la France et croyaient qu'un parti unique, issu de la Résistance, contribuerait au renouveau de notre pays, faisant fusionner les classes et les anciens partis; espoir qui, à la Libération, s'avéra très vite irréalisable. Les *Cahiers de Défense de la France*, publication annexe, précisaient ce point de vue; un projet de Constitution pour la IV^e République fut même publié.

Lorsque la réquisition du travail fut imposée par les Allemands, « *Défense de la France* » organisa des maquis pour les réfractaires ainsi que des services de faux papiers; certains groupements provinciaux firent du renseignement et des sabotages en liaison avec d'autres mouvements de la Résistance. Comment évoluèrent tous ces groupes, comment la diffusion, le transport du journal furent assurés, comment le mouvement eut une ramification jusque dans un Oflag, en Autriche, de qui il reçut argent et articles, comment furent vaincues toutes les difficultés matérielles et s'opéra le cloisonnement qui assurait une relative sécurité, voilà un côté passionnant du récit de Mme Marie Granet. *Défense de la France* eut ses coups durs : des brebis galeuses s'insinuèrent parmi les purs et les trahirent. Une souricière fut tendue par la Gestapo rue Bonaparte, dans une librairie qui servait de boîte aux lettres; il s'ensuivit l'arrestation — puis la déportation — de nombreux membres, parmi lesquels Charles d'Harcourt, Jacques Lusseyran, Hubert Vianney, Geneviève de Gaulle, et nombre de nos camarades. Très habilement, en se targuant de leur extrême jeunesse, ces jeunes gens surent minimiser l'importance du mouvement aux yeux des Allemands. A Rennes aussi, un coup de filet sérieux démantibula le groupe breton. Deux cent vingt membres de D.F. ont trouvé la mort, bien jeunes, hélas, pour la plupart, mais « *Défense de la France* », qui comptait plus de deux mille membres actifs et dix mille sympathisants, fut peut-être moins décimé que d'autres réseaux. Lorsque vint le débarquement, Philippe Vianney et de nombreux membres de D.F. rejoignirent le maquis, bien décidés à participer au combat par les armes, et quelques-uns moururent héroïquement. Ils étaient des intellectuels, mais de ceux qui « savent tirer l'épée », comme Descartes.

Le 19 août, lors de l'insurrection parisienne, des groupes francs s'emparèrent de l'immeuble de l'*Intransigeant*, rue Réaumur, immeuble occupé pendant la guerre par la *Pariser Zeitung*, et *Défense de la France*, rideaux de fer baissés, prépare un numéro qui paraît le 22. Il titrait en grand : « Paris se libère de l'oppresseur... »

Le journal continua à paraître et, le 8 novembre 1944, prit le titre de *France-Soir*. « Qui, parmi les lecteurs de *France-Soir* », écrit Mme Granet, « sait que cet épais journal à grand tirage, a comme origine une mince feuille clandestine, imprimée et distribuée par des étudiants et des lycéens qui risquaient crânement leur vie pour défendre leur pays à l'une des heures les plus tragiques de son histoire ? »

A N N E F E R N I E R

(Article paru dans « *Le Mercure de France* » d'avril 1961.)

LISTE DES DÉLÉGUÉES

Bas-Rhin - Haut-Rhin :

Mme Strohl, 24, boulevard de la Marne, Strasbourg.

Bouches-du-Rhône :

Mme Magnan, 44, rue Terrusse, Marseille.

Cher :

Mme Flamencourt, « Le Petit Aunay », Meung-sur-Loire (Loiret).

Creuse :

Mlle Degeorge, 4, impasse Montbrun, Vichy.

Maine-et-Loire - Mayenne - Deux-Sèvres - Vendée :

Mme Dean, 51, rue Boisnet, Angers.

Meurthe-et-Moselle - Meuse - Vosges :

Mme Cayotte, 41, rue E.-Gallé, Nancy.

Moselle (Sarreguemines) :

Mme Schneider, 61, route de France.

Moselle (Metz) :

Mlle François, 38, rue Saint-Marcel.

Nord :

Mme Martinache, 292, rue Solférino, Lille.

Doubs - Haute-Saône - Ter. de Belfort :

Mme Blazer, 8, avenue Président-Wilson, Montbéliard.

Gard :

Mme Saltet, 67, rue Roussy, Nîmes.

Gironde - Charente-Maritime - Dordogne - Haute-Garonne - Ariège :

Mme Curvale, 3, rue de Quévent, Toulouse.

Ille-et-Vilaine :

Mme Elie, 30, quai Duguay-Trouin, Rennes.

Indre-et-Loire - Vienne :

Mme de Poix, « La Grostrie », Sepmes.

Landes - Lot-et-Garonne :

Mme Tersa, 51, cité de la Prairie, Bordeaux.

Loire - Ardèche - Haute-Loire :

Mme Gorce, 41, rue Franklin, Saint-Etienne.

Loiret - Cher - Eure-et-Loir - Loir-et-Cher - Atlantique :

Mme Bouvron, 1, rue Cassini, Nantes.

Orne :

Mme Viel, 3, avenue des Sorbiers, La Ferté-Macé.

Puy-de-Dôme - Allier - Cantal - Corrèze - Haute-Savoie :

Mme Vaillot, 15, avenue de Chambéry, Annecy.

Paris - Seine - Seine-et-Oise - Seine-et-Marne :

Mme Billard, 13, rue du Vieux-Colombier, Paris (6°).

Rhône :

Mme Bauer, 96, rue Garibaldi, Lyon.

Sarthe :

Mme Nicoux, 23, rue Compain-Laurant, Le Mans.

Saône-et-Loire (Cluny) :

Mme Moreau, 21, place du Champ-de-Foire, Cluny.

Savoie - Ain - Isère :

Mlle Lecoanet, 7, rue E.-Filliard, Chambéry.

Seine-Maritime :

Mme Cailliau de Gaulle, 4, rue Palestro, Sainte-Adresse.

COMPTE RENDU

DE LA IX^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA FÉDÉRATION MONDIALE DES ANCIENS COMBATTANTS (F.M.A.C.)

La IX^e Assemblée générale de la F.M.A.C. s'est tenue du 9 au 12 mai 1961 au Palais de l'U.N.E.S.C.O. à Paris. Elle comprenait trois Commissions :

1^o Commission de réadaptation et des affaires sociales;

2^o Commission d'orientation;

3^o Commission des affaires intérieures, et une séance plénière spéciale consacrée au thème « Agir pour la paix en renforçant les Nations Unies ».

A la I^{re} Commission, celle de réadaptation et affaires sociales, il a été question :

— de l'amélioration des prothèses pour diminués physiques dont la fabrication demeure en retard sur la progression générale de la technique;

— d'une assistance plus efficace dans le domaine de l'appareillage afin que certains pays plus avancés dans les progrès techniques puissent en faire profiter les pays moins favorisés;

— de la législation en faveur des anciens combattants afin que l'étude des différents avantages soit poursuivie;

— des pensions. La délégation néerlandaise a demandé l'ajustement automatique des pensions au coût de la vie dans chaque pays;

— de la nécessité d'une documentation de protection sociale des victimes de guerre mise à la disposition des Associations membres;

— de l'indemnité adéquate pour les victimes et leurs ayants droit de la Force d'urgence des Nations Unies.

Enfin le Secrétaire général a présenté au Conseil exécutif un rapport « Quo vadis ? » (Où allons-nous) qui étudie l'orientation future de la F.M.A.C.

La F.M.A.C. s'intéresse tout particulièrement au problème de la réadaptation des diminués physiques. Elle préconise :

1^o L'amélioration des services spécialisés, par la formation professionnelle et le placement;

2^o L'expansion des ressources internationales : une action de plus en plus étroite auprès de l'O.N.U. par exemple;

3^o Le développement de l'information et de la diffusion de la documentation.

Enfin, un projet spécial nous intéresse tout particulièrement : la II^e Conférence internationale sur les séquelles tardives de l'internement et de la déportation qui se tiendra à La Haye du 20 au 25 novembre 1961. Il a été constaté en effet que les problèmes médicaux, sociaux et humains des anciens déportés n'ont pas trouvé, à ce jour, de solution satisfaisante. Des formes nouvelles de pathologie concentrationnaire se manifestent dix à quinze ans après la libération des camps de concentration.

A la suite de cette Conférence, une II^e Conférence internationale se tiendra à La Haye du 27 novembre au 4 décembre sur la Législation des Anciens Combattants et Victimes de guerre. On y traitera entre autres des problèmes de réadaptation des diminués physiques et des aspects juridiques des séquelles tardives de l'internement et de la déportation.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Corinne, nièce de notre camarade, Mlle Tersa, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département de la Gironde. Bordeaux, 22 avril 1961.

Pierre, petit-fils de notre camarade, Mme Elie, déléguée pour le département de l'Ille-et-Vilaine. Rennes, avril 1961.

Michel, second petit-fils de notre camarade, Mimi Timbal-Jaffre. Toulouse, juin 1961.

FIANÇAILLES

Notre camarade, Mme Probst, nous fait part des fiançailles de sa fille Michèle avec M. Gérard Dugot. Bordeaux, 3 avril 1961.

Claude, fils de notre camarade Mme Marie, épousera Mlle Claudette Bertrand, le 3 juillet 1961. Les Ponts-de-Cé (M.-et-L.).

MARIAGES

Henry Besnard, fils de notre camarade, Mme Besnard, a épousé Mlle Nicole Nioche. Orléans, 22 avril 1961.

Colette Schwing, fille de notre camarade, Mme Schwing, a épousé M. Jean Poirier. Paris, Saint-Cast, 5 juin 1961.

Danièle, fille de notre camarade, Mme Hartmann, de Nice, a épousé M. Jean-Claude Dorléans. Paris, le 24 juin 1961.

DÉCÈS

Notre camarade, Mme Flamencourt, déléguée pour la région Loiret-Centre, a perdu son beau-frère. Beaugency, 26 avril 1961.

Notre camarade, Mme Odette Petit, a perdu sa mère. Toulouse, avril 1961.

Notre camarade, Mme Alvin, a perdu sa mère, Mme Biétry. Sochaux, 3 juin 1961.

Notre camarade, Mme Vaillot, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département de la Haute-Savoie, a perdu son frère. Annecy,

ANNONCE

Notre camarade, Mme Bazin, ex-déportée de Ravensbrück, réserve un bon accueil à toutes ses camarades dans sa pension de famille « Au Vaste Horizon », 186, chemin de Terron à Nice.

Demi-pension, en juillet et septembre, 16 NF par jour tout compris (dîner seulement) et 17 NF en août.

Chambres de 8 à 18 NF.

Plan de la route à l'A.D.I.R.

L'A.D.I.R. dispose d'une armoire à glace faisant penderie. Prière aux camarades qui pourraient être intéressées de se faire connaître à notre Service social.

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain
PARIS-VII

Métro : Chambre des Députés

Autobus : 63 - 84 - 94

Cotisations Adhérentes : 5 NF min.

C.C.P. Paris 5266.06

Le Gérant-Responsable : A. Postel-Vinay

Imp. Lescaret - 2, r. Cardinale, Paris-6^e